

Zeitschrift: Coup-d'oeil sur les travaux de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: - (1852)

Artikel: Discours prononcé a l'ouverture de la séance générale
Autor: Bandelier, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684228>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DE LA SÉANCE GÉNÉRALE

du 28 septembre 1852,

par M. Bandelier.

Messieurs et chers collègues !

La section d'Erguel de la Société jurassienne d'émulation salue avec bonheur le jour qui vous amène au milieu de nous, et elle vous offre à tous, par mon organe, la plus cordiale bienvenue.

Ce jour marquera dans les annales de notre vallée: contrée essentiellement industrielle, plus que toute autre elle a besoin que le flambeau de la science s'approche d'elle et la vivifie. — L'élite de sa population en sent vivement le besoin. Pour elle cette divine parole du Christ : « l'homme ne vit pas de pain seulement » est une immuable vérité. Elle comprend que tout progrès matériel, qui n'est pas dirigé et garanti par les lumières de l'instruction, est illusoire, souvent même dangereux ; que tout accroissement de prospérité qui ne s'appuie pas sur une plus grande civilisation intellectuelle et morale, ne profite qu'à la vanité et à la corruption. C'est pour cela qu'elle apprécie doublement tout ce qui peut entretenir, exciter plus

fortement parmi nous l'amour de la science , le goût des études saines et solides ; et que je me sens appelé à vous remercier en son nom, Messieurs et chers collègues, de ce que vous avez choisi ce lieu pour le siège de votre assemblée générale de cette année. Votre visite est pour ceux des Ergueliens que vous avez déjà associés à vos travaux, un précieux encouragement ; elle sera pour tous nos concitoyens, nous osons l'espérer, un enseignement solennel, une consécration des plus nobles instincts de l'homme , de ceux qui le portent à chercher la lumière et à l'honorer.

Puisque vous voulez bien m'accorder quelques moments d'attention , j'en profiterai pour vous communiquer une notice historique¹ sur une famille illustre , dont le village de Courtelary s'honneur d'avoir été le berceau. Si cette rapide et imparfaite esquisse n'a pas d'autre mérite , elle pourra du moins avoir à vos yeux un intérêt de circonstance.

La famille *de Béguelin* est un exemple frappant de ces étranges vicissitudes , qui portent les uns à une grande élévation, tandis qu'elles laissent les autres retomber dans l'obscurité et l'oubli. — Placée maintenant au rang des maisons les plus distinguées de la Prusse, à laquelle elle a donné des savants et des hommes d'Etat d'un grand mérite, mais originaire de Courtelary, où elle fut établie jusque vers le milieu du siècle passé, elle comptait déjà depuis plusieurs générations parmi les familles les plus notables de l'Erguel. Il y avait des Béguelin dans la magistrature du pays, dans le clergé et dans les autres carrières ouvertes à la modeste ambition de ces familles honorables,

¹ J'ai puisé les éléments de cette notice dans des traditions et des papiers de famille, et pour ce qui concerne Nicolas de Béguelin, dans les intéressants mémoires de M. C. Bartholmèss sur l'Académie de Berlin, auxquels je me suis permis de faire de larges emprunts.

aux mœurs encore patriarcales , qui satisfaites de leur condition aisée , jalouses de la considération dont elles jouissaient et de l'ascendant qu'elles exerçaient sur les affaires locales, n'aspiraient qu'à se maintenir par leur éducation , leurs alliances et leurs vertus au premier rang parmi leurs concitoyens.

En 1710 *Pierre Béguelin* était maire de Courtelary ; c'était un homme instruit et fort considéré. Il eut neuf enfants , dont trois fils , *Pierre* , *Jean - Henri* et *Nicolas*. Ce dernier naquit le 25 juin 1714 ; il annonça de bonne heure une haute intelligence et des talents remarquables , qui furent cultivés avec soin. A cette époque et encore long-temps après , les jeunes gens de la partie réformée de l'Evêché de Bâle , qui se vouaient à de fortes études , allaient généralement les faire à l'ancienne et célèbre université de cette ville. Ce fut donc aussi à Bâle que Nicolas Béguelin étudia , sous la direction de Bernouilli , la jurisprudence et les mathématiques. En 1735 il se rendit à Wetzlar pour se familiariser avec la pratique usitée à cette fameuse chambre de l'empire. De retour dans son pays , il se lia d'amitié avec de Vattel , le Grotius de Neuchâtel ; et ce fut sur la recommandation de ce dernier que Frédéric II appela Nicolas Béguelin à sa cour , et le nomma d'abord secrétaire de légation à Dresde. Bientôt après le roi le chargea de l'éducation du prince royal , son neveu.

Le maire Béguelin , qui ne vivait pas , dit-on , dans les meilleurs rapports avec le bailli Mestrezat , et qui avait essuyé des désagréments à l'occasion des troubles de l'Erguel , quitta Courtelary quelques années après avec une partie de sa famille , et alla rejoindre son fils à Berlin. Il ne resta donc de cette famille au pays que trois filles mariées à Corgémont et à Tavannes , et un parent éloigné , le capitaine Béguelin de la Reuchenette , qui n'a point laissé de descendance. Mais on voit encore à Courtelary la maison

des Béguelin, et sur la porte de cette maison les armoiries de cette famille.

A peine âgé de 32 ans, Nicolas Béguelin fut agrégé à l'académie royale de Prusse, particulièrement appuyé par Wolf, qui le considérait comme un « bon philosophe ». Il fut, après Euler, le premier Suisse reçu à l'académie de Berlin ; Mérian et Sultzer y furent admis quelques années plus tard. Pendant la guerre de sept ans, la famille royale ayant dû se réfugier à Magdebourg, Béguelin l'y accompagna et revint avec elle à Berlin. L'année qui suivit la paix de Hubertsbourg, il fut enveloppé dans la disgrâce de son ami le comte de Borcke. Depuis lors et jusqu'à sa fin, il ne vécut plus que pour l'académie, ses amis et sa propre famille. La classe de philosophie le proposa deux fois pour directeur, et cette proposition fut deux fois rejetée par le roi. « Le grand et très-grand Frédéric », ainsi que l'appelait Mirabeau, avait ses petitesse et ses préventions, dont il n'était pas facile de le faire revenir. Ce ne fut que vers la fin de sa vie qu'il rendit sa faveur à Béguelin, et, pour se réconcilier complètement avec lui, il augmenta sa pension d'académicien.

A l'avènement de Frédéric - Guillaume II, son ancien élève, qui n'avait cessé de le voir fréquemment, Béguelin fut placé à la tête de l'académie, charge importante, que Leibnitz avait occupée le premier ; puis le roi lui conféra les titres de la noblesse prussienne et lui fit présent d'une terre noble fort considérable. Mais il ne devait pas jouir longtemps de son élévation. Il mourut le 3 février 1789 dans les bras de son auguste élève, et il en fut sincèrement pleuré.

Nicolas Béguelin était un savant dans toute la force du terme. Ses connaissances étaient aussi variées qu'étendues. Ayant fait de bonnes études littéraires, il composa un poème intitulé « *Wilhelmine, ou la révolution de Hollande* »,

et il traduisit en français *le Printemps* de Kleist. Mais ce n'étaient là que des délassements. De 1750 à 1788 il lut à l'académie des sciences une suite de mémoires et de dissertations de physique, de mathématiques et de philosophie, que d'Alembert regardait comme marqués au coin de la sagacité, de l'exactitude et de la profondeur.

Je dois à l'obligeance de notre honorable et savant compatriote, M. Andrié, ci-devant pasteur au Locle, actuellement établi à Berlin, une liste des ouvrages imprimés de M. de Béguelin. Ce catalogue n'accuse pas moins de quarante-huit ouvrages sur les sujets les plus divers, et j'ai lieu de croire qu'il n'est pas complet. — Béguelin fournit à la classe de physique des travaux approfondis sur la lumière, les couleurs, les ombres colorées, les phénomènes de l'atmosphère, etc. — Ses traités de philosophie, réunis ou même abrégés, formeraient plusieurs volumes, et le savant historien de l'Académie de Berlin, Bartholmèss, estime qu'ils méritent d'être relus par ceux qui désirent connaître l'état des sciences morales en Allemagne depuis Condillac jusqu'à Kant (1750-1780). Selon le même auteur, Kant n'a pas seulement lu avec profit les ouvrages de Béguelin, en particulier ses traités sur les *principes de la métaphysique*, mais il semble y avoir puisé plus d'une fois ses théories, ou du moins il est arrivé aux mêmes résultats ; et l'on croit reconnaître plus d'une page de Béguelin dans les deux célèbres préfaces de la *Critique de la raison pure* ; non-seulement ce sont les mêmes pensées, mais souvent encore les mêmes termes.

Une des préoccupations de Béguelin fut le désir de concilier Newton et Leibnitz, la physique et la métaphysique, en dépit de ce qu'avait dit le savant Anglais : « physique, » garde-toi de la métaphysique. » Il consacra deux mémoires pleins de science, de profondeur et d'ingénieuse sagacité, à prouver que ces deux puissants génies ayant

commencé à étudier la nature par des côtés différents, avaient dû arriver à des résultats qui semblaient opposés ; mais que l'opposition qui séparait le système de l'attraction de celui des monades, (les dynamistes des atomistes), n'était qu'apparente, et que ces systèmes se complétaient l'un par l'autre, puisqu'il faut, disait-il, admettre l'existence des monades pour s'expliquer l'attraction, et que celle-ci fournit l'unique preuve certaine de l'existence des monades. « On pourrait donc dire, ajoute-t-il, que Leibnitz, en donnant la solution du problème sur la nature des corps, a trouvé d'avance la cause d'une attraction qu'il ne connaissait pas encore ; et que Newton, en découvrant cette gravitation et ses lois, a donné la démonstration physique de l'existence des êtres simples qu'il n'admet point. »

Ce n'était nullement par faiblesse ou par indécision que Béguelin se montrait conciliant dans sa manière de juger les systèmes des autres ; mais c'était par suite de ses principes et de l'indépendance de son esprit. « Sans adopter les systèmes entiers des plus grands hommes, les meilleurs esprits, disait-il, recueillent ce qui semble solidement établi dans les partis les plus opposés, et enchaînant ensemble les vérités éparses qui semblent se fuir mutuellement, ils se forment leurs systèmes à eux seuls. » Il se tenait en garde contre ce défaut que les allemands appellent si bien « *Einseitigkeit* », et voici comment il l'expliquait chez des hommes de génie : « Que deux navigateurs partis d'un même port pour découvrir des régions inconnues, cinglent vers des plages opposées, ils croient s'éloigner de plus en plus l'un de l'autre. Mais après avoir mis entre eux la distance d'un demi-cercle de la terre, chaque pas qu'ils font, les rapproche ; ils se rejoignent, sans qu'ils s'en doutent, auprès d'un isthme étroit, dont chacun d'eux ne peut reconnaître que la côte où sa course l'a fait aborder. »

Ce fut sans doute à cette indépendance , disons mieux , à cette supériorité de raison , alliée à un caractère noble et vertueux , que Béguelin dut se conserver , malgré ses libres et infatigables investigations philosophiques , l'amour et le respect de la religion. Il s'occupait peu du dogme , mais il se montra toujours ami d'une piété solide et réfléchie , et cela dans un temps et au milieu d'une société où les Maupertuis , les d'Argens , les d'Alembert brillaient et donnaient le ton.

Nicolas de Béguelin laissa après lui trois fils et une fille , qui épousa le lieutenant-général de Pfuhl. Cette dame joignait à une beauté remarquable une rare instruction. Pendant un séjour qu'elle fit à Neuchâtel , M^{me} de Pfuhl vint visiter le lieu de naissance de son père , et se réclamer auprès de M. le pasteur Morel de Corgémont du lien de parenté qui avait existé entre leurs familles. M. Morel que je viens de nommer , était le père du Doyen Morel que la plupart d'entre vous , Messieurs , ont connu , et dont nous déplorons encore la perte. — Celui-ci se prévalut de ce rapport de parenté dans l'intérêt de son pays , à une époque à jamais mémorable. L'on était au mois de novembre 1814. Les puissances , réunies à Vienne , délibéraient sur les destinées de l'Europe. Au nombre des envoyés de la Prusse au congrès était le conseiller intime de Béguelin , un fils de Nicolas. — S'inspirant de son patriotisme , M. Morel lui écrivit pour placer les intérêts de l'Evêché de Bâle sous sa protection. L'on sait qu'il désirait que ce pays , détaché de la France , fût déclaré indépendant et incorporé , comme un canton particulier , à la Confédération Suisse. M. de Béguelin s'empressa de lui répondre dans les termes les plus obligeants. Ce fut le commencement d'une correspondance intéressante , que je conserve avec soin ; elle témoigne de la sollicitude de ce diplomate pour notre pays , ainsi que de la parfaite con-

naissance qu'il avait de sa situation et de ses besoins. — Voici comment M. de Beguelin s'exprime dans une de ses lettres sur l'état de sa famille : « Depuis la mort de mon » père , Fréderic-Guillaume II, et après lui S. M. le roi » actuel n'ont cessé de verser des bienfaits sur ma famille. » Dès l'âge de vingt-trois ans je fus nommé conseiller au » département supérieur des finances. Après la guerre de » 1806 je fus chargé de différentes missions en France et » en Russie. S. M. me nomma conseiller d'Etat, puis con- » seiller intime d'Etat, et me conféra l'ordre de l'Aigle » rouge..... Je dois à la providence d'être marié à une » femme très-aimable , qui m'a donné onze enfants , dont » cinq sont en vie et augmentent mon bonheur..... J'ai » deux fils d'un premier lit, qui, quoique très-jeunes, ont » fait comme officiers de cavalerie la campagne de 1815 » et 14..... S. M. m'ayant confié entre autres le dépar- » ment de Neuchâtel , je tâcherai, s'il est possible , d'y » aller l'année prochaine, et pour lors j'irai voir le village » natal de mon père , et je ne manquerai pas de passer à » Corgémont, avant de retourner à Berlin.... » Ce voyage ne s'effectua point ; la mort surprit M. de Béguelin avant qu'il pût revoir la Suisse.

Une de ses lettres nous apprend que lui et ses frères comptaient ensemble neuf fils , qui ont suivi pour la plupart la carrière des armes. — Il y a quelques années , deux officiers prussiens, voyageant en Suisse, s'arrêtèrent à Bienne et s'informèrent avec intérêt du sort de notre pays, et en particulier du village de Courtelary ; c'étaient deux Béguelin. J'aime en terminant à recueillir et à citer ce dernier renseignement , parce qu'il prouve que cette noble famille , quoique très-dévouée à sa nouvelle patrie , n'a pas laissé s'éteindre dans son cœur le souvenir du pays de ses ancêtres.
